

ROLAND BOSQUET

Lesbos
roman



Roland Bosquet

Lesbos

© Roland Bosquet, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9377-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon petit-fils Adrien,
à ses frères
et à ses cousins et cousines.

Vendredi 18 mars 2017, Grenoble.

La pluie arrose copieusement la région depuis plus de deux mois. Des routes sont coupées ici ou là pour cause d'inondations et un hameau a même dû être évacué. Elle semble toutefois vouloir marquer une pause. La fin de semaine s'annonce dès lors plus détendue pour tout le monde. Ne reste qu'un point à effectuer avec la direction au sujet de la proposition de la Hector Environnement à l'appel d'offre de la ville de Rottweil, dans le Bade-Wurtemberg, qui souhaite reverdir ses boulevards. Un gros marché pour l'entreprise qui lui ouvrirait définitivement les portes à l'international et donc particulièrement suivi par le Président. Mais Olivier est confiant. Son équipe a bien travaillé et le projet est en bonne voie. Il se prépare à gagner la salle de réunion lorsque le téléphone de son bureau grogne son ronflement exaspérant.

— Je n'ai pas le temps !

Mais sa secrétaire insiste.

— C'est l'accueil, monsieur. Je crois que c'est important.

Il revient sur ses pas.

— Monsieur Grennier ?

— Oui.

— Monsieur Olivier Grennier né le 18 juin 1980 à Armentières, département du Nord, et domicilié au 128 place Saint-Bruno à Grenoble ?

— C'est moi, oui.

Qu'est-ce que c'est cette histoire ?

— Gendarmerie nationale, brigade de La Tour du Pin. Vous êtes bien propriétaire d'une Golf Volkswagen immatriculée...

Il ne se souvient pas du tout du numéro d'immatriculation de la voiture d'Ambre. Mais sa question fuse aussitôt. Qui n'y penserait pas ?

— Ma femme a eu un accident ?

— Nous sommes désolés, monsieur.

— Grave ?

— ...

— Et Quentin ? Elle devait l'emporter chez ses parents pour le week-end.

— Un pan de montagne s'est détaché et a emporté leur véhicule dans un ravin en contrebas. Les secours n'ont pu que constater leur décès. Nous sommes désolés, monsieur.

L'adjudant dépêché sur les lieux ne dit pas les tonnes de roches et de boue qui se sont déversées sur la chaussée. Il ne dit pas la descente en rappel et la découverte des deux corps, broyés et déchiquetés, gisant sans vie dans l'habitacle fracassé. Il ne dit pas les difficultés pour les remonter et les identifier. Il ne dit pas non plus l'émotion qui le submerge en cherchant les mots les plus justes pour apporter la terrible nouvelle au mari et père. Il ne trouve qu'un pauvre « nous sommes désolés, monsieur » et il s'en veut. Mais quels mots peuvent dire l'indicible ?

1

Jeudi 7 novembre 2024, département de la Creuse.

Le Land Rover, un Defender130 noir, quitte l'A89 par la RD941 en direction de la ville d'Aubusson. Parvenu devant la Cité internationale de la tapisserie, il emprunte la RD942a qu'il remonte jusqu'au cimetière. Une Peugeot3008 noire est déjà stationnée sur le parking. Il se range à ses côtés et ses trois passagers en sortent en s'étirant. La conductrice de la Peugeot pose à son tour le pied sur le macadam perclus d'herbes folles et les salue.

— Vous êtes en retard !

Les autres n'ont pas le temps de répliquer qu'un Land Cruiser Toyota se présente à son tour. Le conducteur et son passager en jaillissent, rigolards. On se congratule et on s'embrasse.

— On y va, lance celui qui semble être le chef d'expédition.

Le Land Rover s'oriente bientôt cap au nord sur la RD990. À hauteur du village de Villemonteix, il emprunte la RD997 avant de bifurquer sur la RD40. Au bout d'une dizaine de kilomètres, il s'enfonce dans un écheveau de chemins vicinaux que les systèmes de guidage par satellite ont depuis longtemps renoncé à détricoter.

Au milieu des clos où paissent de puissantes vaches limousines et leurs veaux, il faudrait presque connaître la région comme un autochtone pour ne pas s'égarer. Le chauffeur semble néanmoins sûr de lui. Indifférents au paysage de buissons, comme on dit ici, des épais bouquets d'arbres ponctuant les prairies et les champs, les passagers évoquent qui son dernier « trek » dans les ergs du Hoggar, qui son échappée au cœur de la Montagne des Singes en Guyane, qui son défi Kimbia au Kenya. Sans exagération ni hâblerie. Ils réservent ces fanfaronnades à leur public de métropole enthousiasmé par leurs impressionnantes photos-souvenirs et leurs récits dantesques. Nul besoin, entre eux, d'enjoliver.

Le Land Rover s'insinue enfin dans un ancien chemin paysan envahi de hautes herbes, de ronces et de fougères. Il faut l'habileté du conducteur pour naviguer sans dommage entre les ornières invisibles. Au bout d'une vingtaine de mètres chaotiques, il s'engage dans un espace découvert. Les rôles se répartissent dès lors tout naturellement et en silence. L'un remonte le sentier pour gommer au mieux les traces de leur passage. Deux autres, « bush-craft » au poing, coupent des branchages plus hauts qu'eux qui serviront à dissimuler le véhicule. Le conducteur, quant à lui, tâte les pneus en espérant qu'ils n'ont pas trop souffert, jette un œil sous le capot et vérifie que les niveaux sont corrects, les courroies toujours résistantes et les attaches opérationnelles. Tâche de routine s'il en est mais il faut toujours être prêt à décrocher rapidement en cas d'urgence.

Sac sur le dos, les six compères s'enfoncent bientôt dans la forêt. Sept heures de marche les attendent.

Ils se sont déjà rencontrés sur leurs terrains de jeu favoris, les courses de grandes randonnées, les marathons en montagne, les « ultra-trails » pour passionnés, les « hyper-trails » pour semi-professionnels... Treks sauvages et solitaires du bout du monde pour aventuriers de l'impossible. Ils s'accordent une confiance totale.

Montés, la veille, du Pays basque, Fabien et Aïnhua ont retrouvé Ronan au port des Minimes, à La Rochelle. Lorsque les fameuses tours qui ferment le vieux port ont disparu à l'horizon, leur Land Rover gagne Saintes par l'A837 puis Angoulême et Limoges par la RN741 et emprunte l'A20 en direction de Toulouse. Ils respectent la pause recommandée à l'aire de repos Porte de Corrèze. Les poids lourds ont repris la route dès avant l'aube et les vacanciers ont repris le travail loin d'ici. Les parkings sont quasiment déserts. Seuls quelques retraités et commerciaux en vadrouille se sont arrêtés pour se détendre les jambes. La discrète arrivée des trois acolytes n'émeut guère la serveuse occupée, derrière son comptoir, à ranger ses petites affaires.

Le teint rougeau et les joues rebondies, Fabien, le conducteur, musarde au cœur d'une cinquantaine un peu ronde. Ses petits yeux noirs et perçants balaient la salle et apprécient la place de chacun. Un quadragénaire est plongé dans son téléphone devant un café-croissant qui refroidit et serre entre ses jambes la sacoche de son ordinateur portable. Un couple d'âge mûr flâne devant les étals à

la recherche d'un cadeau pour le petit-fils ou la petite-fille. Un grand maigre à la chevelure grisonnante feuilletée un livre devant le présentoir avancé au milieu de l'allée. Attablé près de la vitre qui donne sur la terrasse, un couple de sexagénaires s'amuse du spectacle des moineaux qui virevoltent autour de l'employée qui passe le chiffon sur les tables et les chaises sans réelle conviction. Le compte n'y est pas ! Si. Alors qu'il se dirige vers les toilettes pour hommes, il croise une septuagénaire qui, elle, sort de celles pour dames. Elle boite. Fabien aime que les choses soient en ordre.

En temps ordinaire, il préfère les collines farouches et verdoyantes de la Soule à ces virées par les routes. Il est né sur les rives du Saison. Sa mère, qui lui a donné naissance l'année de son seizième anniversaire, prétendit longtemps qu'il lui avait été directement livré par un couple de corégonnes alors qu'elle contemplait les eaux tumultueuses de la rivière. Gamin, il a régulièrement accompagné les bergers lors de la montée des troupeaux dans les alpages. Il aurait voulu les suivre toutes les saisons d'estive. Mais le lendemain de ses seize ans, un oncle l'embauche d'office dans son garage toutes réparations à Mauléon. Il y apprend la mécanique et la précision. À l'heure du service militaire, l'armée envoie sa compagnie du Génie aux portes de Mogadiscio dans le cadre de l'opération Oryx. Il y découvre l'aventure loin de sa Xiberoa. À son retour à la vie civile, il alterne les CDD chez son oncle pour assurer l'intendance avec l'exploration de son Euskal Herria, puis des Pyrénées. Il croisera bientôt Aïnhua par ces sentiers de traverse que Sylvain Tesson appelle des chemins noirs. C'est pourquoi il l'a suivie lorsqu'elle lui a dit « viens ». Elle avance devant lui du pas ferme et léger à la fois de marcheuse aguerrie.

Aïnhua, elle tient au « h » basque, aborde la quarantaine. Cheveux courts, menton volontaire, lunettes à épaisse monture noire selon la mode actuelle. On sent, sous le teeshirt publicitaire, des muscles souples sur un squelette puissant. Hanches étroites cependant et longues jambes serrées dans un jean sur des bottines cavalières à talon bas. Elle pratique assidûment les « trails » et autres randonnées au long cours. Le GR10 d'Hendaye à Banyuls qu'elle a bouclé, une première fois seule et en un mois puis comme accompagnatrice, l'inévitable et populaire Zegama-Aizkorri en Pays basque espagnol au titre de voisine et, bien sûr, le mythique GR20. Mais depuis qu'elle a bouclé le tour du Mont Blanc, le GR-TMB, elle affectionne par-dessus tout la varappe dans les Ecrins ou, plus proches, les gorges du Tarn. Ses faits d'armes sont la « Diagonale des fous » à l'île de la Réunion et les pitons karstiques de la baie d'Ha Long au Vietnam où

elle a rencontré Gwénaëlle, la conductrice de la peugeot3008. Lorsque celle-ci lui a dit « viens », elle est venue.

Antoine et Nicolas, les deux passagers du Toyota, se connaissent depuis l'enfance à Gendrey, un modeste chef-lieu de canton perdu au nord du département du Jura. Bons élèves. Même s'ils sont plus attirés par les balades en forêt, les constructions de cabanes dans les endroits les plus improbables puis les escapades en sky à travers les Vosges. Le père d'Antoine, professeur de mathématiques à Besançon et entraîneur du club de foot du bourg, le pousse vers la médecine. Docile, le fils obtient son doctorat sans réelle difficulté et se spécialise en pneumologie. Il exerce au Centre Hospitalier de Lons le Saunier. Nicolas se montre plus rebelle. Il se contentera d'un titre d'ingénieur commercial. Plusieurs employeurs successifs à Mulhouse et à Strasbourg. Mais l'attrait des randonnées au long cours est le plus fort. Il reprend une concession automobile en zone commerciale de Pontarlier pour disposer de plus de temps libre. Il se laisse, pour l'heure, totalement absorber par la beauté qui les environne. Les formes extravagantes des hêtres tordus ouvrent l'imagination sur des visions d'ailleurs. Lisses et gris-bleu à hauteur de chevreaux, recouverts de lichens et de mousse au-dessus, les troncs expriment à la fois la force bouillonnante de la nature et la légèreté feutrée du rêve. Les feuilles mortes mêlées aux faines tapissent le sol d'une épaisse couche où il enfonce le pied avec volupté. Loin des bruyantes mécaniques qu'il vante pourtant à ses clients, il se sent ici chez lui. Il se sent vivant. Alors, quand Aïnhua lui a dit « viens », tout naturellement, il est venu.

Sûr de son « feeling », comme il dit, Antoine, quant à lui, caracole en tête. La forêt est son véritable domaine de prédilection. Celles du Jura n'ont plus de secret pour lui depuis longtemps. Un stage de six mois dans le cadre du « One Forest Summit » dans le parc de Pongara au Gabon lui en fera découvrir une d'envergure planétaire. « À ma mesure », affirmera-t-il dans un grand éclat rire qui secoue ses deux mètres taillés en milieu de terrain toulousain. Là-bas, son sens de l'orientation étonnait les écocguides eux-mêmes qui ne s'aventurent jamais bien loin des repères balisés et, surtout, jamais seuls. « Il suffit de suivre les éléphants, leur conseilla-t-il. Ce sont eux les véritables hôtes de ces lieux. » L'année suivante, il rencontrera Aïnhua à Madagascar. Ils partageaient le même modeste hôtel à Ranohira. Ils partageront la même chambre de toile, les mêmes escapades dans la Montagne des Français et les mêmes pittoresques flâneries parmi les « ruines » de grès jurassique aux silhouettes fantomatiques du parc